

Vers un journalisme constructif

Quelques constatations

Le journalisme depuis deux décennies au moins est soumis à une double tension, qui modifie non seulement ses caractéristiques techniques, mais aussi la manière de faire notre métier. On peut dire que la base même du métier subit un test de résistance très exigeant.

Ici à Lourdes, nous en avons beaucoup parlé : d'une part, la révolution numérique a profondément transformé non seulement les outils de l'information, qui continuent à changer de forme et à prendre de l'ampleur, mais également les bases anthropologiques de la communication, voire les caractéristiques physiques de notre cerveau ; de l'autre, la mondialisation, engendrée en partie par la révolution numérique elle-même, a miné l'identité acquise des individus, des peuples et des nations, imposant une redéfinition du rôle de l'information professionnelle dans ce qu'on appelle « infosphère ».

N'oublions pas qu'il s'agit d'une « crise », c'est-à-dire d'une croissance possible, du dépassement d'un état particulier : malheur à nous, si nous regardions cette double tension comme une bataille pour la survie. La nôtre n'est pas une bataille d'arrière-garde, mais une bataille d'avant-garde.

Le journalisme, qui était et qui est le métier qui permet aux utilisateurs de diffuser l'information par le biais des médias, semble être stimulé par le renouvellement d'un grand nombre de journalistes amateurs, les citizen journalists, qui ne sont pas formés et capables de vérifier les sources et de rendre compte de la réalité, qui associe faits et opinions, apparences et réalité dans un mélange d'interprétation difficile. Mais cette vague nous ramène à valoriser à nouveau l'impératif originel du journalisme : le contact avec la réalité, sans utiliser des lectures préconçues.

Face à une telle vague de mots et d'images ambiguë (cf. Mary Aiken, *The Cyber Effect*), le journalisme a peu de chances de survivre car il a été configuré jusqu'à présent - en suivant le principe impératif bien connu de l'école anglo-saxonne - pour séparer strictement les faits des opinions. L'évolution de la science herméneutique, des neurosciences et de la psychosociologie indique que ce n'est pas possible : chaque information donnée dissimule dans une certaine mesure la conviction de ceux qui l'ont rédigée et diffusée, qu'ils soient professionnels ou amateurs. Ceux qui prétendent pouvoir dire la vérité des choses en elles-mêmes sont clairement hors sujet, car la vérité n'est qu'un horizon. Ma présence actuelle dans un contexte musulman, à Beyrouth où je vis en ce moment, me stimule énormément dans ces réflexions sur la vérité et la réalité.

Mais le journalisme ne peut même pas penser à exaspérer le principe, je dirais plutôt "latin", à raconter les "faits réels" qui habitent la communauté qui produit l'information, mélangeant la pensée d'un parti et les événements. On ne peut qu'essayer de séparer les faits des opinions, en toute honnêteté et avec la compétence de cet "artisan du récit de la réalité" qui est le chroniqueur, comme l'a dit Ryszard Kapuscinski. Nous avons besoin d'humilité, même du point de vue professionnel.

D'autre part, le principe d'une véritable liberté de la presse n'existe pas encore dans la plupart des régions du monde, comme le souligne chaque année le dossier de Reporters sans frontières : les propriétés muables des médias, leur caractère transnational, la diffusion d'une pensée politique qui élève l'imagination jusqu'à la réalité dans une « post-vérité » honteuse (cf. Michiko Kakutani, *La mort de la vérité*), le conditionnement commercial en amont et en aval du travail journalistique, les rythmes effrayants de travail subis par la grande majorité des professionnels qui n'ont pas le temps de lire ou de vérifier les nouvelles, ou bien de les écrire correctement, ont une grande influence sur le travail des journalistes, qui se retrouvent comme des bateaux battus par les vagues lors d'une tempête. Pourtant, sommes-nous sûrs que la révolution numérique n'a pas mis en évidence le manque de liberté qui existait même auparavant, stimulant par contre l'ouverture de nouveaux espaces d'expression ?

Même les convictions religieuses, je dirais ces convictions d'abord, subissent l'influence de ces changements, mais je crois dans une direction positive. L'opinion dominante s'y est particulièrement opposée au cours des cinquante dernières années, en particulier ici en Europe, ainsi que dans une moindre mesure dans les Amériques (et peut-être, du moins en partie, dans la grande Chine inconnue). La conviction religieuse du journaliste a trop souvent été considérée comme un vulnus, et non pas comme une incitation à la responsabilité.

Mais ce ne sont pas seulement les convictions religieuses qui ont été considérées avec suspicion : si nous examinons de plus près les convictions ou les engagements du journaliste « pour un bien commun », cela perturbe les pouvoirs acquis (pensez à la protection de l'environnement, à la défense des plus faibles dans des situations difficiles, la guerre, la défense des droits des migrants, etc.) a longtemps été qualifiée de « idéologique » par l'intelligentsia culturelle et journalistique, et maintenant par la technocratie et par une pensée dominante néo-capitaliste et néo-positiviste (cf. Manuel Castells, Communication et pouvoir). Mais lorsque la technocratie et le néo-positivisme deviennent des points de référence pour l'individu et pour la communauté, ils se transforment immédiatement en idéologies. Le monde numérique nous indique peut-être des voies inexplorées pour sortir de cette impasse longtemps vécue par le journaliste "aux convictions religieuses".

La démocratie, pour donner un autre exemple, est fortement menacée par le pouvoir des entreprises numériques transnationales (ainsi que par les anciens et nouveaux dictateurs "politiques") qui ont un budget supérieur au PIB d'États de premier plan. Certains de ses puissants dirigeants, qui manifestent un cynisme effrayant, murissent l'idée qu'une société technico-commerciale capable d'influencer la pensée de deux milliards d'êtres humains est neutre lorsqu'elle prend des décisions, qui en réalité sont susceptibles d'influencer la dimension anthropologique de la personne (Fadi Chehadé). Mais nous devons aussi cesser de penser que certains modèles acquis, tels que le modèle démocratique occidental, sont bons pour tout le monde : pensons aux problèmes causés au système tribal africain, pensons aux idées folles « d'exporter la démocratie » promues par l'American Enterprise Institute of Paul. Wolfowitz à l'époque des deux Bush. Le numérique nous incite à surmonter ces rigidités conceptuelles.

Comme nous l'avons bien compris, tout ce qui se passe n'a pas nécessairement des implications inquiétantes ou franchement négatives, ce qui ferait reculer le « taux d'humanité » dans l'espèce humaine. Il y a beaucoup de négatif, mais il y a beaucoup de génératif à repérer dans ce qui se passe ; et même nos professions de l'information peuvent, pourraient et devraient regarder l'avenir avec confiance. Je dirais même avec espoir chrétien, cette vertu qui nous permet d'imaginer et de penser à un avenir meilleur, sachant que tout ne dépend pas de nos grandes capacités, qui sont toujours limitées.

La technocratie autosuffisante et la pensée néo-capitaliste et néo-positiviste - qui semblent dominantes à l'heure actuelle - présentent en réalité des fissures qui s'élargissent de manière visible : la perte de sens de la vie de trop de gens grandit, ne se manifestant pas tellement dans la fin de la tendance en croissance constante de l'utilisation des technologies numériques, et des médias sociaux en particulier, mais dans une gestion plus sage des médias de masse personnels. Les "natifs numériques" ont des anticorps que les générations précédentes n'avaient pas. Et ceci est démontré non pas par la longue vague de pratiques religieuses ou spirituelles (d'une valeur extrêmement inégale), mais par l'extraordinaire succès "laïc" du coaching, des pratiques d'auto-enseignement, des guides pour la maîtrise de soi, des techniques pour un plus grand bien-être.

Encore une fois, comment pourrions-nous ne pas considérer le fait que le triomphe des réseaux sociaux réintroduit l'élément de la communication interpersonnelle dans le monde des médias ? Depuis des décennies, les médias et les réflexions sur les médias des sciences de la communication ont progressivement abandonné, sciemment ou non, les modalités réelles de la communication entre les êtres humains, affirmant l'existence d'une communication et de médias indépendants de la personne humaine. Un divorce extrêmement grave dont nous payons aujourd'hui les conséquences. Aujourd'hui, même si cela peut prêter à confusion, les 30 milliards d'objets connectés sur le web (en 2050, ils seront un trillion) et les 4 milliards d'êtres humains derrière ces objets, alliés à une capacité de dépersonnalisation incontestable, ont toutefois réintroduit dans les médias la "personnalisation" de la communication.

C'est alors sous les yeux de tous que la révolution numérique et la mondialisation constituent en fait un potentiel de multiplication énorme en termes de communication et de partage du bien entre humains.

Les politiciens et tant de personnalités qui prônent un nouveau « souverainisme » aujourd'hui disent en Europe, avec un peu d'hypocrisie : « Nous devons arrêter d'accueillir les étrangers du sud du monde, aidons-les chez eux », sans rien faire ou presque, comme en témoigne le fait que la coopération internationale est en baisse partout en Europe, à de très rares exceptions près. Mais ces dernières années le web a permis la création d'une « armée subsidiaire », une grande armée en réalité, de petites initiatives d'hommes et de femmes de bonne volonté qui, grâce au web, peuvent organiser des initiatives louables et certainement annonciatrices d'une croissance collective. Encore plus que les grands dons de nombreuses et puissantes ONG.

Un autre fait positif, que pas tous apprécient, dans notre métier de journaliste, autant dans la phase de création que dans celle de diffusion de l'information, est la collaboration croissante entre les machines et les humains. Ce n'est plus une hypothèse, c'est une réalité. C'est une collaboration qui pourrait réserver des surprises extrêmement utiles pour l'infosphère, non seulement dans le sens où les machines peuvent et pourront soulager de plus en plus les efforts de la personne humaine, mais aussi dans le fait que les humains peuvent et pourront aider les machines à résoudre des problèmes que la personne humaine ne peut résoudre toute seule. Dans le domaine de l'information, aussi.

Quelques tentatives d'ouvrir de nouveaux chemins

Dans tout cela, le "petit journaliste" risque d'être écrasé et cela se produit souvent. Récemment, lors de cours de formation en Afrique francophone, j'ai par exemple rencontré la forte motivation de journalistes ivoiriens, burkinabés, maliens, béninois ou nigériens, qui veulent pouvoir diriger leur avenir professionnel en toute liberté, mais qui sont absolument incapables de réaliser leur rêve. Les conditions politiques et économiques sont contraires à la libre expression et doivent être combattues.

Ce sont des professionnels qui souhaitent faire en sorte que notre magnifique travail ait un horizon positif et constructif pour le changement et la cohésion sociale. D'autre part, le terme médium lui-même fait référence à la médiation. Une médiation qui n'est jamais un canal vide entre les humains, car l'élément humain est indestructible et joue toujours son rôle. Le journalisme en tant que « facteur de construction sociale » et de « changement social » diraient les sociologues, de Freire à Bauman, en passant par Donati, n'est pas une idéologie mais une correspondance à la vocation sociale de la profession du journaliste.

D'une certaine manière - permettez-moi un clin d'œil théologique, et un seul, qui me vient de mes études auprès d'excellent professeur à l'Institut Catholique de Paris et au Centre Sèvres, comme Michel Corbin, Xavier-Léon Dufour et Bernard Sesbouë, trois jésuites, et deux dominicains, pour le nécessaire équilibre, Claude Geffré et Hervé Legrand – nous devrions trouver inspiration dans la vérité trinitaire, qui est une relation en soi s'il est vrai que Jésus est un médiateur entre la divinité et l'humanité dans l'Esprit-Amour, relation constante entre Père et Fils.

Les tentatives pour sortir de l'impasse sont innombrables : le « journalisme de paix », le « journalisme empathique », les tentatives de « journalisme pour la construction sociale » en Amérique du Sud, le « journalisme citoyen » de l'Amérique du Nord, le « journalisme de développement » africain, et cetera. Ce sont toutes des tentatives qui, bien qu'elles soient modestes et un peu idéalistes, devraient être considérées favorablement. Ce sont des journalismes qui ont une « capacité générative » extraordinaire, comme le dirait le sociologue Mauro Magatti, qui constituent la première voie vers la cohésion sociale. Ce sont des journalismes qui montrent que devenir journaliste n'est pas seulement une question de profession, mais aussi de « vocation ».

Avec un millier de collègues journalistes et communicateurs professionnels de différents horizons religieux et culturels, réunis dans un réseau international appelé NetOne, inspiré par la pensée de Chiara Lubich, fondatrice des Focolari, nous travaillons pour une présence ouverte et libre dans le secteur des médias de l'Évangile de l'unité. Nous avons développé une proposition appelée « journalisme dialogique ».

C'est avant tout une expérience - je pense que le journalisme du futur a besoin de convictions qui unissent, mais surtout d'expériences partagées et réfléchies, comme le dirait Martha Nussbaum - née autour de l'étude des migrations en Europe. Avec un petit groupe de journalistes, confrontés à notre conscience de ne pas en savoir assez, nous voulions entreprendre un voyage commun sur les lieux des migrations (d'Athènes à Pozzallo, de Budapest à Varsovie, de Beyrouth à la Colombie et au Venezuela), dans une approche strictement interdisciplinaire, appelant des politiciens et des diplomates, des représentants de la société civile, des chefs religieux et des spécialistes des migrations. Résultat : une meilleure compréhension des phénomènes migratoires, bien sûr, mais aussi une liste d'adresses dans les respectifs répertoires, une série d'articles et de services d'un bon niveau. Et surtout, une approche pour partager nos propres concepts. Nous avons « marché ensemble », au-delà de la distinction entre les rôles et les médias de chacun.

Sans le vouloir, un « format » de collaboration entre journalistes a fait son apparition, qui consiste à faire ensemble, groupés et sur le territoire, un dialogue simultané avec la réalité et entre nous.

« De cette double relation, naît une qualité de discours sans précédent, dans la mesure où la relation entre les dialogues crée les conditions d'accès à la réalité », souligne le philosophe de la communication hongrois Pal Toth. Et des récits originaux sont apparus, nous sommes entrés dans l'incognitum qui dévoile à nouveau notre identité en tant que petits « Ulysse ».

A partir de cette expérience, notre journalisme est devenu un peu plus dialogique : pas un produit particulier, bien sûr, ni un nouveau journal, mais un esprit journalistique original, avec certaines caractéristiques certainement déjà connues les unes après les autres - rien n'a été inventé après le journalisme de nos maîtres - mais ces caractéristiques « prises ensemble » expriment peut-être une nouveauté :

- 1) L'analyse journalistique doit toujours être interdisciplinaire. La chronique ne suffit pas à comprendre : nous avons besoin d'histoire, de sociologie, de géopolitique, de psychologie, etc. (cf. Edgar Morin) ;
- 2) le journaliste devrait éviter les lectures dictées par une compréhension préalable du phénomène, qu'il soit théorique ou partiel, et comprendre que la compréhension de l'actualité se déroule avant tout dans la rencontre réelle avec les gens. À certains égards,

le journaliste a le devoir non seulement éthique mais aussi professionnel « d'entrer dans la peau de l'autre ». Après tout, on ne peut jamais oublier la « compassion » que le Pape François croit être trop souvent absente même dans les médias catholiques ;

3) naturellement le journaliste qui travaille pour le dialogue et la paix ne peut pas raconter un événement, ne peut pas publier de photo, ne peut pas donner de nouvelles s'il n'est pas en mesure de répondre à la question : « Puis-je regarder dans les yeux des personnes après la publication de leurs photos, après avoir raconté leurs histoires? ». Ce n'est pas un détail ;

4) par conséquent, il est impensable de traiter longtemps les migrations, la guerre et la paix, ou le néo-colonialisme sans descendre sur le terrain, sans mettre en mouvement les cinq sens pour comprendre et à raconter. «Le desk ne suffit pas», dirait Tiziano Terzani ;

5) la lecture de la réalité faite par le journaliste doit toujours avoir une dimension locale (c'est-à-dire avoir à l'esprit l'histoire d'un pays donné), mais aussi transnationale (c'est-à-dire en considérant l'ensemble des événements au-delà des frontières). Et la lecture ne peut pas être aplatie sur le présent, il y a besoin d'une perspective historique (cf. les travaux de Dominique Wolton) ;

6) il est toujours opportun de distinguer dans nos analyses les différents plans de lecture : religieux, politique, social, culturel, théologique ... Ce sont des plans qui nécessitent des vocabulaires et des catégories appropriés ;

7) nous sommes convaincus que quatre yeux voient mieux que deux, quatre mains fonctionnent mieux que deux. L'expérience de groupe est essentielle. A plus forte raison, cela s'applique lorsqu'on travaille pour la paix et le dialogue. Il existe un besoin profond de réflexivité dans la profession, ce qui permet au journaliste de comprendre à tout moment quelles décisions prendre pour "préserver" le corps social, comme une voix amplifiée par le dialogue avec les autres. En tant que journalistes, nous devrions également écouter notre humanité ; nous sommes membres les uns des autres ;

8) le journaliste n'est pas quelqu'un qui sait tout, et il n'a pas la bilocation. Il faut donc "faire confiance" aux gens et aux collègues qui interprètent la réalité sur le terrain. En tant que journalistes, nous avons toutefois la responsabilité de "raconter des histoires complètes", sans nous amputer de nos sympathies ni de nos compétences. Même dans des circonstances défavorables, nous devons rassembler les pièces du puzzle de la réalité, en aidant à en comprendre la complexité, sans réduire les réalités complexes à un mot ou à un stéréotype (cf. l'œuvre de Michel Serres) ;

9) le journaliste « de la paix » et le journaliste « de dialogue » ne peuvent pas confondre cette intention avec une attitude trop naïve. Le journaliste est « de paix » même lorsqu'il dénonce les « structures du péché » (comme l'enseigne la pensée sociale de l'Église), dans lesquelles il travaille « contre » ceux qui exploitent la misère du peuple ;

10) le journaliste peut être un « facteur de dialogue » ou, au contraire, un « facteur de rupture » : il peut choisir de présenter la réalité en choisissant une idéologie, un camp, une idée ou de montrer la réalité en donnant la parole aux différentes parties, essayer de les faire se rencontrer et les aider à s'expliquer (il faudrait relire Guy Debord et sa « société du spectacle » désidéologisée) ;

11) la responsabilité du journaliste est en même temps une responsabilité personnelle et sociale : être un citoyen comme tout le monde et ne jamais oublier d'être également responsable de sa dimension sociale ; être du côté du peuple, agir sans jamais oublier les inévitables conséquences constructives ou destructives de son action au sein du corps social ;

12) enfin, le comportement journalistique doit être étudié pour être reproductible. C'est pour cette raison que nous avons lancé des joint-ventures avec certaines universités, en premier lieu l'université Sophia de Loppiano (Florence) et la Santo Tomas de Bogotà, afin d'élaborer les « conditions de possibilité » d'un tel journalisme.

Toutes ces convictions sont humaines et civiles avant même d'être religieuses : ce ne sont pas des convictions confessionnelles. La croyance religieuse peut donner - mais cela ne se produit pas automatiquement - une profondeur sans précédent à ces besoins, qui peut répondre éthiquement à la règle la plus universelle qui existe, la « règle d'or », présente pas par hasard dans toutes les grandes traditions religieuses et philosophiques de la planète : faites aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fasse, ne faites pas aux autres ce qu'on ne voudrait qu'on vous fasse.

Je crois que dans cette logique de la « règle d'or », il convient de lire une phrase importante écrite par le Pape François pour la Journée mondiale de la communication sociale 2019 : « Ramenée à la dimension anthropologique, la métaphore du réseau rappelle une autre figure riche de significations: celle de la communauté. Une communauté est d'autant plus forte qu'elle est cohésive et solidaire, animée par des sentiments de confiance et poursuivant des objectifs partagés. La communauté comme réseau solidaire requiert l'écoute mutuelle et le dialogue, basé sur l'utilisation responsable du langage ». Fin de la citation.

Je pense aussi que la diffusion de cet esprit journalistique dépend en grande partie de la qualité du journaliste. Récemment, j'ai relu un livret prophétique d'Italo Calvino, qui, selon moi, devrait devenir le bréviaire du journaliste. Ce sont des leçons américaines. Six propositions pour le nouveau millénaire (Garzanti, Milano 1988), publiées à titre posthume, qui présentent

les qualités de l'homme de lettres du XXI^e siècle : légèreté, rapidité, exactitude, visibilité, multiplicité et cohérence. Ses réflexions me paraissent être des suggestions extraordinaires pour les journalistes du XXI^e siècle qui sont confrontés à l'ère numérique et qui n'arrivent qu'à balbutier quelques mots. Légèreté (c'est-à-dire qu'elle ne soit pas lourde) pour ne pas laisser la place à la tristesse, rapidité pour ne pas fatiguer le lecteur, exactitude car il n'est plus possible d'échapper au contrôle social, visibilité parce que la beauté est aujourd'hui un critère décisif, multiplicité parce que le monolithisme est obsolète au XXI^e siècle, cohérence parce qu'on ne peut pas parler sans témoigner.

Quelques suggestions

Après tout ce qui a été dit, je crois nécessaire de renforcer les tentatives d'approcher, de partager, de dialoguer, de se réunir pour penser et agir, afin de ne pas se noyer dans la solitude de l'infosphère. Rien ne pourrait être plus éloigné de la création d'un lobby ou même d'un créneau ; rien de plus éloigné de la énième plateforme commerciale ou partielle. Tout le monde, qu'il s'agisse des professionnels de l'information, journalistes de La Croix, d'Avvenire ou du Tablet, ainsi que des journalistes de télévisions nationales, de toutes sortes de quotidiens ou de radios, du web, peut adhérer à ce besoin professionnel de « journalistes qui cherchent un sens à leur métier ».

C'est pourquoi j'invite le Dicastère de la Communication du Vatican à promouvoir un rapprochement entre ces différents journalismes de paix, de développement, de dialogue, de protection de l'environnement, de respect des droits de l'homme, etc., ainsi qu'à tendre la main à d'autres journalistes de bonne volonté sans références associatives particulières. Il ne s'agit pas de créer l'énième organe institutionnel, l'énième bureau, mais de promouvoir des rencontres à géométrie variable entre professionnels, pour constituer un « réseau de réseaux » qui aille au-delà des journalistes catholiques. C'est une proposition qui puisse sortir des limites de l'Église catholique, dans les domaines œcuménique, interreligieux et interculturel.

Le journaliste n'est pas une monade, nous le savons. Mais le journaliste, stressé par l'environnement concurrentiel de l'information, a également besoin de "lieux de confiance" où il puisse partager son expérience et ses intuitions, où il puisse s'exprimer sans craintes et accueillir les suggestions des autres. Ce n'est donc pas une « super rédaction », mais un « lieu de partage », un forum pour présenter les initiatives des différents « journalismes de paix et de dialogue », un festival, un « lieu de communication empathique », pour « vivre ensemble », au-delà des convictions religieuses et politiques. Nous sommes passés de la société de la communication et de l'information à la société de la conversation et de l'information. La conversation a besoin de lieux chaleureux, de lieux de fraternité.

Cela contribuerait également à la prochaine gouvernance du monde numérique dans lequel opèrent désormais tous les médias et les journalistes. La dimension transnationale du web et de ses acteurs nécessite de nouvelles règles et de nouvelles perspectives, d'une nouvelle gouvernance. Tout le monde est en quête de règles partagées. Les institutions internationales, les États, les entreprises (y compris des médias) et la société civile (c'est-à-dire les individus qui parlent sur l'Internet), conjointement peuvent aider à trouver une solution. Il s'agit de mettre en place la nécessaire "co-gouvernance" de l'infosphère. Si nous pouvions "fédérer" ces journalismes de paix et de dialogue, je pense que les journalistes et les autres opérateurs des médias professionnels pourraient d'une part aider à élaborer une telle "co-gouvernance", et d'autre part ils pourraient également devenir le véhicule et la voix du sentiment commun le plus authentique des traditions et des cultures. Ce faisant, ils redonneraient en même temps un sens à leur profession.

Concrètement, nous proposons que, avec le patronage et le soutien logistique du Dicastère pour la communication du Vatican et de Signis :

- a) soit lancé un « recensement » mondial des « journalismes de paix et de dialogue » (trois mois) ;
- b) soient contactés ces groupes et associations (encore trois mois) ;
- c) soit fixé un rendez-vous, près de Rome, pour les représentants de ces associations, mouvements et divers groupes, pour une réunion de connaissance et de partage de leurs objectifs et actions, en arrivant à élaborer une première « charte d'intention » (septembre 2019) ;
- d) soit réalisée une plate-forme numérique très légère pour mettre en réseau ceux qui le souhaitent et porter à l'amélioration de la « charte d'intention », contribuant ainsi à la « co-gouvernance » de l'infosphère en prenant les contacts internationaux nécessaires (septembre 2019-mai 2020) ;
- e) soit organisée la première édition du « Festival des journalismes de paix et de dialogue » dans un lieu et avec une date à définir, avec une participation libre, dans laquelle se réuniront des journalistes sensibles à la "vocation sociale" de la profession, invitant également d'importants opérateurs de l'infosphère choisis ad hoc (juin 2020).

Le journalisme « catholique » pourrait ainsi saisir l'occasion historique de laisser de côté une identité autoréférentielle pour s'installer dans cette « identité relationnelle et dialogique » que nous considérons comme la plus appropriée au message évangélique. Pour être vraiment un « journalisme catholique », c'est-à-dire universel.

Lourdes, 30 janvier - 1^{er} février 2019.